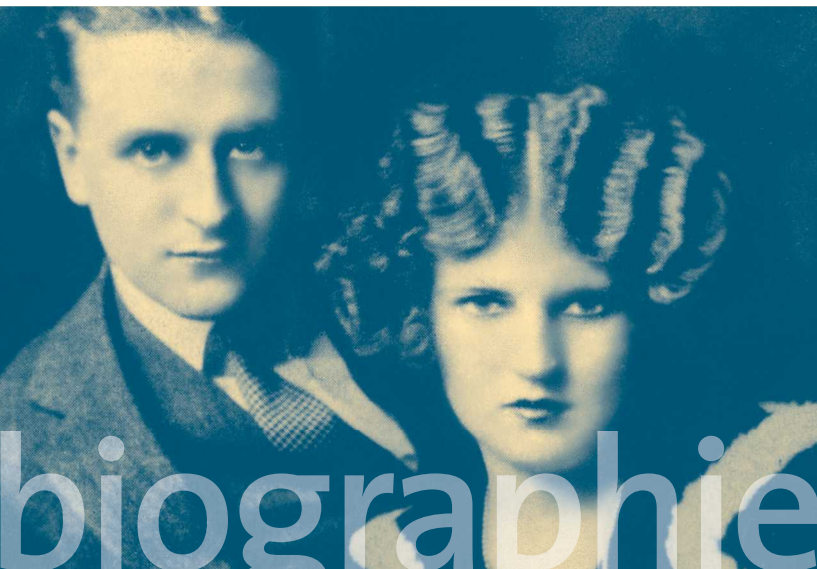


# Scott et Zelda Fitzgerald

par Stéphane Maltère

INÉDIT





FOLIO BIOGRAPHIES  
collection dirigée par  
GÉRARD DE CORTANZE



# Scott et Zelda Fitzgerald

par

Stéphane Maltère

Gallimard

### [Crédits photographiques]

1 : © Zuma / Leemage ; 2, 9 : Bettman / Getty Images ; 3, 6 : Photo12 / Archives Snark ; 4 : Collection particulière / © Christie's Images / Bridgeman Images ; 5 : Minnesota Historical Society / Corbis Historical / Getty Images ; 7 : Wikimedia Commons ; 8 : F. Scott Fitzgerald Papers (C0187) ; Manuscripts Division, Department of Rare Books and Special Collections, Princeton University Library / © courtesy Estate Fitzgerald ; 10 : Photo12 / Alamy ; 11 : Mondadori Portfolio / Bridgeman Images ; 12, 13, 15 : Bridgeman Images ; 14 : Illustration de Francis Cugat / Charles Scribner's Sons / Granger / Bridgeman Images ; 16 : Illustration de Cleonikes Damianakes / Charles Scribner's Sons / photo courtesy of Raptis Rare Books - *For the Collection of a Lifetime* ; 17 : Mark Kauffman / The LIFE Picture Collection / Getty Images ; 18 : Graphic Arts Collection, Department of Rare Books and Special Collection, Princeton University Library / © courtesy Estate Fitzgerald ; 19 : Illustration d'Edward Shenton / Charles Scribner's Sons / collection particulière / © Christie's Images / Bridgeman Images ; 20 : Pictorial Parade / Archive Photos / Getty Images ; 21 : akg-images / Science Source ; 22 : Granger / Bridgeman Images.

© Éditions Gallimard, 2019.

*Couverture : Portrait de Zelda et Scott Fitzgerald  
pour le magazine Hearst's International, New York, 1923 (détail).*

*Photo © akg-images / Science source.*

*L'heure du bain, aquarelle de René Vincent, 1927 (détail).*

*Photo © Collection Kharbine Tapabor.*

Né en 1977, Stéphane Maltère enseigne les lettres modernes à Clermont-Ferrand. Vice-président des Amis de Pierre Benoit, il publie régulièrement des articles dans les *Cahiers* de l'association au sujet de l'auteur de *L'Atlantide*. En 2012, il a fait paraître un album biographique sur ce romancier, *Pierre Benoit, l'étonnant voyageur* (Albin Michel), et, plus récemment, un essai intitulé *La Grande Guerre de Pierre Benoit* (Les Deux Crânes), pour lequel il a obtenu, en 2017, le prix Pierre-Benoit de l'Académie française. Depuis sept ans, il a établi pour Magnard les éditions pédagogiques d'une vingtaine de classiques de la littérature (*Robinson Crusoé*, *Candide*, *Les Croix de bois*, *L'Enfant*, *L'Île des esclaves*, etc.), mais aussi d'ouvrages contemporains (*Les Combustibles*, *Edmond*, *Le Porteur d'histoire*). Il est vice-président de l'Académie des Littératures 1900-1950 et l'auteur, pour la collection « Folio Biographies », de *Madame de Sévigné* et de *George Orwell*.





*À Arnold Rosin, dont la bienveillante  
intransigeance n'aura pas eu le temps de  
s'exercer sur ce livre.*

*À mes parents et à ma sœur, au sou-  
tien indéfectible.*



## *Prologue*

Le bâtiment du country club bourdonne d'éclats de voix et de musique. Depuis quelques instants, pour échapper au bruit et à la chaleur, il a quitté la fête pour rejoindre un groupe de fumeurs près des courts de tennis. Ils sont appuyés contre le grillage qui commence à donner de sérieux signes de faiblesse, et parlent en riant des beautés de la soirée, lançant, comme un départ de feu vite étouffé, des prénoms de jeunes filles. Autour d'eux, le sol piétiné ne laisse plus apparaître, çà et là, qu'un gazon pelé dont le soleil d'Alabama et la foule vespérale ont eu raison.

Il n'est à Montgomery que depuis quelques semaines et, s'il a déjà rencontré quelques belles du Sud, c'est sur la recommandation d'un ami de Princeton, qui, pour y avoir vécu, lui a rédigé une liste des trois plus jolies filles du coin.

Mais ce soir, elles ont toutes un cavalier, et il est venu seul, dans sa fière tenue de premier officier et ses bottes flambant neuves. Camp Sheridan n'est qu'à quelques kilomètres du centre-ville. Il y retournera après la fête.

Il s'assoit, pensif, le long d'un des chênes qui

entourent le country club. Quelque chose est en train de changer. Son premier livre est en attente chez un éditeur : il sait que son tour arrive... Et puis l'Europe et sa guerre l'attendent. Plus que jamais, il est urgent de vivre ou de mourir.

Soudain, le groupe des jeunes gens se précipite vers la salle de bal. À l'intérieur, une clameur de plus en plus nette se fait entendre : c'est un prénom qu'on scande, un prénom qu'on a déjà prononcé devant lui, celui d'une fille qui ne figure pas sur sa liste. Il suit les autres, imite leur empressement. La musique a repris. Il reconnaît les premières notes d'un air de *La Gioconda*.

Il entre dans la salle comble, se haussant pour apercevoir celle qui, ballerines d'argent et jupe courte à paillettes, a su percer la nuée d'admirateurs qui l'entoure et, gracieuse, s'engager dans un solo qu'elle affectionne : la *Danse des heures*.

Qu'elle est belle ! C'est elle ! L'audacieuse dont tout Montgomery parle !

À elle seule, elle envoûte l'assistance, pourtant déjà conquise. Une sorcière qui danse...

Osera-t-il, une fois le charme rompu, l'inviter à valser ? Refusera-t-elle une sortie nocturne après le bal ? Il connaît son pouvoir de séduction sur les femmes.

À son retour à Camp Sheridan, seul dans sa chambre, il se livre à un inventaire et sent qu'on lui a ravi quelque chose.

Le lendemain matin, encore empli des souvenirs de la veille, il comprend que ce qui lui manque, c'est son cœur.

## « Welcome little stranger »

Le 12 février 1890, Edward Fitzgerald épouse Mary McQuillan, loin de s'imaginer que de leur union atypique naîtra l'un des plus célèbres écrivains du xx<sup>e</sup> siècle. Pour l'heure, à Washington, D. C., il savoure sa conquête : certes, Mary — qu'on surnomme « Mollie » — n'est pas belle, mais lui-même n'est pas très argenté. Sa fabrique de meubles en osier vivote tant bien que mal depuis dix ans.

Mary vient d'une famille irlandaise « pur sang<sup>1\*</sup> », récemment immigrée aux États-Unis, et qui s'est enrichie, d'abord dans le commerce des fourrures et des peaux, puis dans l'épicerie en gros. Elle a reçu une bonne éducation, a déjà voyagé quatre fois en Europe et consacre le plus clair de son temps à la lecture. La famille McQuillan vit dans l'opulence à Saint Paul, dans le Minnesota, jouissant du prestige des fortunes vite amassées. Quand le père de Mary meurt, en 1877, léguant un important capital, toute la ville lui rend un

\* Les notes bibliographiques sont regroupées en fin de volume, p. 317.

impressionnant hommage : on ferme les commerces, on se masse dans l'église de l'Assomption et un cortège d'une centaine de voitures, parti de sa belle résidence victorienne à l'allée bordée de conques, suit le corbillard jusqu'au cimetière catholique de Saint Paul.

Les ancêtres d'Edward, moins huppés, sont présents sur le sol américain depuis le XVII<sup>e</sup> siècle, « avec les prétentions excessives à l'antiquité que cette appartenance comporte en général<sup>2</sup> ». Installés dans le Maryland, ils exercent des postes de conseillers des gouverneurs et de législateurs dans les assemblées coloniales. Edward n'a pas vraiment connu son père, Michael, propriétaire d'un magasin général à Rockville, mort quand il avait deux ans.

L'enfance d'Edward Fitzgerald se confond avec l'histoire des États-Unis. Pendant la guerre de Sécession, entre huit et douze ans, Edward a servi de guide aux espions confédérés en faisant passer des hommes sur le fleuve. Il faut dire que le Maryland occupe une place particulière dans la guerre civile. Situé à la frontière Nord-Sud, rattaché à l'Union mais esclavagiste, cet État agricole a de nombreuses sympathies pour le Sud. On compte même, parmi les cousins d'Edward, une certaine Mary Surratt, pendue en 1865 pour sa prétendue complicité dans l'assassinat du président Lincoln. La guerre finie, Edward passe trois ans à l'université de Georgetown (à Washington, D. C.), sans obtenir de diplôme, et s'en va chercher fortune du côté de Chicago, puis de Saint Paul, une ville alors en pleine expansion. C'est là qu'il rencontre Mary.

Âgés respectivement de trente-sept et trente et un ans, Edward et Mary semblent mal assortis : c'est un bel homme, élégant et aux manières délicates, qu'on dit faible de caractère ; elle est excentrique, aussi bien dans sa façon d'être envers les autres que dans celle de s'habiller, ne prêtant guère attention à ses chaussures dépareillées... À Nice, où ils passent une partie de leur voyage de noces, Edward confie à ses parents : « J'ai tiré le gros lot, il faut connaître ma femme pour l'apprécier pleinement<sup>3</sup>. » À la fin de leur séjour en Europe, elle écrit à son beau-frère : « Ted et moi avons eu ici des jours délicieux et, quoi que l'avenir nous réserve, ils resteront dans notre vie un souvenir sans tache<sup>4</sup>. »

De fait, le bonheur s'installe chez les Fitzgerald, qui vivent au 481, Laurel Avenue à Saint Paul : une première fille, Mary, naît en 1893, suivie d'une autre deux ans plus tard, Louise. En janvier 1896, Mme Fitzgerald est de nouveau enceinte. Un garçon parachèverait cette allégresse familiale. Mais, au début de l'été, une épidémie de diphtérie emporte successivement ses deux filles. Le chagrin du couple est immense. Edward écrit à sa mère : « Je me demande parfois si je reprendrai jamais goût à la vie ; peut-être, mais ce qui est certain, c'est que j'ai perdu pour toujours le goût ardent du bonheur<sup>5</sup>. »

Le 24 septembre 1896, à 15 h 30, un gros poupon de 4,8 kilos vient au monde : c'est Scott. Mary rassemble ses forces et les consacre à cet enfant qui la détourne de son malheur. Edward est conscient de sa responsabilité auprès du bébé : Scott écrira plus tard au sujet de son père qu'« après la mort

soudaine de [s]es deux sœurs aînées [...] il savait bien quel effet cela aurait sur [s]a mère et qu'il serait le seul à pouvoir [l]e guider moralement<sup>6</sup> ».

Dès le premier jour, elle consigne ses faits et gestes dans un album de naissance : *The Baby's Biography* (La Vie de Bébé), un ouvrage de quatre-vingts pages préremplies et illustrées, destiné à accompagner Scott jusqu'à sa majorité. On y trouve d'abord les signatures du médecin et de l'infirmière qui ont procédé à l'accouchement, puis la date du baptême de l'enfant, le 5 octobre 1896 à la cathédrale de Saint Paul, au cours duquel on lui donne pour prénoms Francis Scott Key, le nom d'un glorieux ancêtre auteur du poème *La Bannière étoilée* qui deviendra, bien plus tard, l'hymne américain. On trouve aussi la mention de sa première sortie ou l'empreinte de ses premières chaussures. Son premier rire, le 4 février 1897, sa première photo, sa première dent, son premier déplacement en rampant, son premier mot — *Up* (« Debout ») —, le premier jouet acheté par papa et ses premiers cadeaux de Noël sont notés avec la même précision. Le 27 octobre, sa mère inscrit avec émotion : « Le petit frère de Louise et Mary a tenté pour la première fois de marcher et c'était comme si elles étaient tout près<sup>7</sup>. » Mary fait aussi la liste des petites phrases prononcées par l'enfant au cours de ses quatre premières années, note les « événements extraordinaires<sup>8</sup> » le concernant, les nouvelles de sa santé et tous les ans, jusqu'à sa majorité, on peut suivre l'évolution de la signature de Scott, de son poids et de sa croissance. De cet album de



naissance Scott tirera, en 1919 ou 1920, les pages initiales de son *Registre*, un livre de comptabilité sur lequel il indique, à la troisième personne, les grandes lignes de son existence :

1897

Déc. Bronchite. On fit venir un spécialiste, mais comme on ne suivit pas ses conseils l'enfant put guérir. [...]

1898

Juin. Il porta la coupe au bol.

1899

Juin. Une toux persistante le mena à Orchard Park (New York). Sa mère craignit pour lui la tuberculose.

1900

Février. Il célébra le nouveau siècle en avalant un penny et en attrapant la rougeole. Il se débarrassa des deux<sup>9</sup>.

En avril 1898, Edward Fitzgerald est contraint de déposer le bilan de son entreprise de meubles. Il doit aller travailler à la frontière canadienne, à Buffalo, dans l'État de New York, près des chutes du Niagara, chez Procter & Gamble, en tant que commis dans le commerce de savons et de bougies. La famille y déménage en 1899, alors que Mary est une nouvelle fois enceinte. Une petite fille, née le 21 janvier 1900, ne vit qu'une heure. On présente à Scott cette sœur éphémère, troisième fantôme du récit familial. Ces deuils qui l'entourent et « tout le mélange compliqué et sombre de [s]a jeunesse et de [s]on enfance<sup>10</sup> » apparaîtront plus tard pour l'auteur F. Scott Fitzgerald comme la source même de sa vocation : « [T]rois mois avant ma naissance, ma mère a perdu ses deux autres enfants et je pense

que c'est là que tout a démarré, même si je ne sais pas comment ça a fonctionné exactement. Je pense que c'est à ce moment-là que j'ai commencé à être écrivain<sup>11</sup>. » Tout enregistrer, tout noter, rassembler le matériau, l'emmagasiner, voilà sa manière d'écrire, quand bien même il est encore incapable de tenir un stylo.

En mars 1900, ses parents tentent vainement de l'envoyer à l'école où il ne passe qu'une matinée, marquée par des pleurs et des gémissements interminables. Il fait donc son apprentissage dans des livres d'images, comme celui relatant le combat entre les petits animaux et les grands, se soldant par la victoire écrasante de ces derniers :

L'auteur était disposé favorablement à l'égard des grands animaux, se souvient-il dans « L'Égotiste romantique », la première version inédite de *Loin du Paradis*, mais mon cœur était entièrement avec les petits. Je me demande si j'eus, dès cette époque, le sentiment que les gens importants, respectables, abusent de leur pouvoir. Au souvenir de ce pauvre renard, qui depuis lors symbolise pour moi l'innocence, je suis prêt à fondre en larmes<sup>12</sup>.

Tout petit qu'il est, cela ne l'empêche pas de rêver de grandeur. À la fête donnée pour son quatrième anniversaire, il ne cesse de répéter « aux grandes personnes d'énormes mensonges au sujet d'un vrai yacht dont il prétend être vraiment propriétaire<sup>13</sup> ».

Exactement deux mois auparavant, le 24 juillet 1900, à Montgomery, en Alabama, naît Zelda, fille de Minerva (« Minnie »), née Machen, et d'Anthony Dickinson Sayre, à 5 h 40, dans leur maison de South Street. Elle est la dernière enfant de la famille qui compte déjà Marjorie, quinze ans, Rosalind, onze ans, et Anthony, six ans.

Les Sayre, comme les Machen, sont issus des premières vagues d'immigration de colons en Amérique. La présence des ancêtres d'Anthony D. Sayre remonte au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle, à la fondation de Southampton, sur Long Island, dans l'État de New York, où ils vivaient de travaux agricoles. Au début du XIX<sup>e</sup> siècle, ils s'implantent durablement dans l'Alabama pour exploiter de vastes plantations. Montgomery porte alors la trace de leur importance par de nombreux noms de rues. Anthony D. est né le 29 avril 1858 à Tuskegee, dans l'Alabama, de Daniel Sayre, directeur du *Montgomery Post*, et de Musidora, née Morgan, dont le frère est sénateur d'Alabama. Du côté Sayre, on fait carrière dans la politique et le droit.

Les Machen, d'ascendance écossaise, ont émigré au XVII<sup>e</sup> siècle en Virginie et au Maryland, où ils ont prospéré en tant que fermiers puis en qualité d'hommes d'État. Minnie, la mère de Zelda, est née le 23 novembre 1860, première enfant du second mariage de Willis Benson Machen, âgé de cinquante ans, avec Victoria Theresa Mims, vingt-deux ans, une femme dont on ne sait rien, sinon qu'elle s'est suicidée cinq ans avant la naissance de Zelda, en 1895. Son mari, Willis, mort en 1893, a

connu une carrière non conventionnelle, allant de la raffinerie de métaux au Sénat.

L'union des parents de Zelda le 17 juin 1884 est semblable au mariage de la carpe et du lapin. Juge du palais de justice de Montgomery, Anthony D. Sayre incarne son rôle avec une intégrité et une moralité infaillibles. Il est le droit, la rectitude et l'intransigeance. Il ne fume ni ne boit, se couche tôt, trouve son plaisir dans la lecture des auteurs grecs et des satiristes latins et gère parcimonieusement l'argent du foyer et la location de leur maison. Il est sujet, par périodes, à la dépression nerveuse. Minnie est douée pour la musique et le chant. Elle prend des cours de diction à Philadelphie, rêve d'opéra et de théâtre, écrit des poèmes qui paraissent dans la presse locale. Pour peu qu'on l'encourage, elle en ferait son métier. Mais son père lui a interdit de monter sur une scène et ses ambitions artistiques tournent court, se limitant par la suite à des leçons de chant ou à quelques sketches écrits pour des troupes d'amateurs.

Elle se consacre alors à son rôle de mère à la naissance de sa fille Marjorie en 1885, puis de Daniel, un an plus tard. Ce dernier meurt à dix-huit mois d'une méningite. Minnie, pendant des semaines entières, reste prostrée, refusant de s'alimenter et de sortir :

Quand il est mort, rapporte-t-elle à une amie, j'ai voulu mourir moi aussi. Je me suis enfermée dans ma chambre [...], allongée sur mon lit et le visage contre le mur. Cela aurait pu continuer comme cela je ne sais combien de temps. Mais notre médecin de famille [...] m'a alors demandé de le

regarder : « Minnie, a-t-il dit, je sais ce que vous ressentez. Mais vous avez une pauvre petite fille toute seule en bas et qui a besoin de vous. Ce qui est fait est fait. Vous devez vivre pour les vivants<sup>14</sup>. »

Minnie surmonte peu à peu son drame et, pour l'aider, une partie de la famille emménage chez les Sayre : sa sœur Marjorie, le frère d'Anthony, John Reid, ainsi que sa mère Musidora, veuve depuis 1888. Anthony, dont les revenus annuels ne sont pas très élevés, s'inquiète du devenir de ce coûteux foyer. Sa carrière, cependant, prend de plus en plus d'importance, grâce notamment, en 1893, à la « Sayre Election Law », une loi destinée à rendre difficile le vote des Noirs. Son influence est telle qu'il est nommé juge à la cour civile de Montgomery quatre ans plus tard.

L'arrivée de Zelda, en 1900, est un bouleversement dans cette famille aux habitudes bien rodées. Baptisée dans l'église épiscopale du Saint-Consolateur, elle reçoit un prénom original et rare, que sa mère a emprunté à l'héroïne d'un roman à la mode à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>15</sup>. De la petite enfance de Zelda, on ne sait pas grand-chose, sinon que sa mère l'a nourrie au sein jusqu'à l'âge de trois ou quatre ans, qu'elle en a fait une petite poupée capricieuse à qui elle cédait tout, et qu'elle consentait parfois à la partager avec « Tante Julia », la domestique noire lui servant de nounou et logeant dans une maisonnette de l'arrière-cour. Chez les Sayre, à la différence des Fitzgerald, on n'a rien conservé des premières années de la cadette.

En juillet 1901, Scott voit sur un lit s'agiter un bébé hurlant : ce sera son « premier souvenir certain<sup>16</sup> ». Ce bébé est Annabel, sa petite sœur, avec qui il n'entretiendra jamais de liens très étroits. La famille vit désormais à Syracuse, dans l'État de New York, à 250 kilomètres à l'est de Buffalo, où Edward a été affecté par Procter & Gamble.

Le *Registre* permet de connaître quelques détails de la vie du petit Scott : son « complexe freudien [qui] l'empêch[e] de montrer ses *pièds*, si bien qu'il refus[e] de nager sans en révéler la raison véritable<sup>17</sup> », laissant penser qu'il a peur de l'eau, la blessure qu'il inflige à un jeune livreur en lui lançant une pierre à la tête, son amitié avec Ambrose, un garçon noir, ou encore les « deux ou trois livres fascinants<sup>18</sup> » sur la guerre de Sécession qu'il découvre chez un voisin...

En septembre 1902, il entre à l'école de Mlle Goodyear, à Syracuse, où il devient une vedette en sachant épeler le mot « chat ». Ce petit garçon vif d'esprit, curieux de l'histoire de son pays, est capable de déclamer des vers de Shakespeare juché à l'arrière d'un camion de livraison. Son intérêt pour l'histoire des États-Unis est né des récits de son père Edward, dont le rôle, sans doute très minime au cours de la guerre civile, a pris l'ampleur d'un mythe. Messenger amateur et guide des espions confédérés, Edward aime narrer les légendes de la guerre de Sécession. Pour Scott,

son père est un héros et il aime les histoires qu'il lui raconte.

Le 4 juillet 1903, jour de l'Indépendance, Scott a la mauvaise idée de fuguer pour retrouver un camarade et passer la journée dans un verger à poiriers :

[L]a police avait été informée de ma disparition, et à mon retour, mon père m'avait donné une raclée, conformément aux mœurs des années 1890 — sur les fesses —, et puis m'avait laissé sortir regarder les feux d'artifice, ce soir-là, depuis le balcon, mon pantalon toujours sur les chevilles et le derrière en feu, sachant au fond de mon cœur qu'il avait absolument raison. Plus tard, en voyant sur son visage le regret d'avoir eu à me corriger, je lui ai demandé de me raconter une histoire. Je savais ce que ce serait — il n'en connaissait pas beaucoup, l'histoire de l'espion, celle du type pendu par ses pouces, celle du raid du général Early<sup>19</sup>.

La même année, il devient membre des « Enfants de la révolution américaine », une association patriotique ouverte aux descendants d'hommes et de femmes ayant servi la cause de l'indépendance américaine. On lui apprend l'histoire et les valeurs de l'Amérique.

Le *Registre*, à partir de 1903, fourmille de souvenirs de toutes sortes : « un terrain vague puant, repaire de chats morts, une carriole à faire dresser les cheveux sur la tête, la petite fille dont le père était en prison pour avoir dit des mensonges, un incident rabelaisien avec Jack Butler<sup>20</sup> », les combats de boxe avec le fils de l'épicier, les caprices qui le font pleurer avec fureur, le garçon pieds nus qui volait des prunes et les promenades du

dimanche matin en compagnie de son père, pantalon long, costume marin, petite canne et souliers cirés<sup>21</sup>. Les moments passés entre Scott et son père permettent la transmission des valeurs nécessaires à la construction de l'enfant : « [I]l m'a appris les quelques choses que j'aie jamais apprises concernant la vie<sup>22</sup>. »

L'un des derniers souvenirs de 1903 est celui de la fête d'anniversaire organisée pour ses sept ans : tous ses voisins et camarades ont été invités ; on prévoit un après-midi de jeux et de rires dans l'appartement d'East Willow Street. Un énorme gâteau attend les convives. Lui-même s'est vêtu de son habit de marin qui le rend si élégant... En 1924, un journaliste rapportera cet épisode comme « sa première tragédie » :

[I] resta à surveiller attentivement sa tenue pendant les heures le séparant du début de la fête. Il se mit à pleuvoir. Personne ne venait. Durant tout le long après-midi, il attendit en silence et quand la pluie cessa et que le soleil reparut, il sortit sur le porche, espérant encore que les enfants viendraient. Nul ne vint et la brume finit par tomber. Il rentra dans la maison et son cœur faillit se briser quand il revit le gâteau d'anniversaire et les autres rafraîchissements<sup>23</sup>.

Scott ajoute, sur un ton moins dramatique : « Alors, triste et pensif, je dévorai tout un gâteau d'anniversaire, y compris plusieurs bougies (car je fus grand mangeur de suif jusqu'à quatorze ans passés)<sup>24</sup>. »

La famille retourne ensuite à Buffalo. Là-bas, à la rentrée de septembre 1903, Scott est inscrit à l'école



du couvent du Saint-Ange où il se paie le luxe de ne se montrer quotidiennement qu'une demi-journée, et encore, en la choisissant... On lui apprend la grammaire, l'arithmétique et la géographie. Avec son vélo de fille, son chien Beau Joe et les gros mots qu'il commence à apprendre, il est un petit garçon heureux, qui va, chaque samedi en compagnie de son meilleur ami Hamilton Wende, au Teck Theatre assister, ébloui, aux représentations proposées. Régulièrement, ils jouent dans le quartier les petites scènes qu'ils ont répétées. C'est le temps aussi des bagarres. Avec son voisin Jack Baker, il est le plus jeune du quartier : en conséquence, ce sont eux qu'on pourchasse le plus souvent. À coups de pied, de poing et de bâton, ils ne se laissent pas faire : « Ce doit être vers cette époque, relate-t-il dans son *Registre*, qu'il fit saigner du nez un garçon et qu'il courut alors chez lui avec une histoire inventée<sup>25</sup>. »

Pendant ce temps-là, Zelda, qui a quatre ans, vit l'existence libre des enfants du Sud : « [N]os vies étaient comme une eau sans remous, dira-t-elle des années plus tard. La vie nous paraissait sereine, d'une paix qui se suffisait à elle-même. Dans le Sud, les mères ne s'inquiétaient guère du sort de leurs enfants. Nous errions dans les rues et les parcs, livrés à nos jeux et à nous-mêmes, à l'exception d'une vieille nourrice ou deux<sup>26</sup>... » Tous ceux qui se souviennent d'elle petite la décrivent

en mouvement, glissant sur la rampe de l'escalier, courant derrière un chien, dansant ou se balançant à la branche d'un arbre : « J'étais une enfant hyperactive et jamais fatiguée, toujours à courir sans chapeau ni manteau, même dans le quartier noir et loin de chez moi. J'aimais les maisons en construction et souvent je marchais le long des charpentes ; j'aimais sauter de haut, plonger et grimper au sommet des arbres<sup>27</sup>. »

Imprévisible et insaisissable, Zelda est pardonnée, quelles que soient ses bêtises d'enfant. On raconte qu'un jour, à l'anniversaire d'une voisine, les convives voient arriver, après tous les autres invités, un petit bout de fillette portant tant bien que mal un immense pot de géraniums qu'elle offre à son amie. La mère de celle-ci, devant ce cadeau pour le moins inhabituel, appelle Mme Sayre et lui raconte la scène qui vient de se produire. Minnie éclate de rire au téléphone et répond : « Ah ! voilà ce que sont devenus mes géraniums<sup>28</sup> ! »

Scott, qui fête ses neuf ans, entre en septembre 1905 à l'école privée catholique d'Ernestine Nardin, à Buffalo. La famille a de nouveau déménagé, cette fois-ci pour un quartier huppé, au 71, Highland Avenue. La maison, avec son imposante tourelle, convient sans doute mieux aux ambitions sociales de Mary Fitzgerald. Dans le grenier, une balançoire suspendue à deux crochets et « un gymnase au grand complet<sup>29</sup> » font les délices de Scott.

Pour asseoir leur respectabilité, Scott et Annabel sont inscrits à l'école de danse de M. Van Arnum. Edward achète à son fils un costume noir pour le distinguer des autres élèves qui en portent un bleu. Dans le vestiaire, il se bat avec d'autres garçons et, le jour où il pousse violemment sa sœur, M. Van Arnum le corrige sévèrement. Il devient l'ami de James Ingham — « Inky » — et rencontre Nancy Gardner, dont il tombe amoureux.

Pour s'intégrer au groupe des garçons, on lui achète une belle tenue de football, mais il semble prétentieux à certains qui, au cours d'un barbecue aux pommes de terre, lui font comprendre qu'ils ne veulent pas de lui. À neuf ans, il commence à perdre ses certitudes : il ne croit plus au père Noël et s' imagine même avoir été échangé à la naissance.

Un jour, on lui offre *Ivanhoé* de Walter Scott, qu'il dévore dans son lit. À cette époque, Edward Fitzgerald lui fait la lecture d'Edgar Poe et de lord Byron, et il découvre une multitude d'histoires dans le mensuel *St. Nicholas*, auquel il est abonné. L'été précédent, en visite chez sa tante Clara, il a découvert les romans d'aventures historiques de G. A. Henty, achetés grâce aux 25 cents qu'elle lui donne à chaque œuf cru qu'il accepte d'avaler pour renforcer une santé estimée fragile. Tante Clara vit dans les Adirondacks, un massif montagneux du nord de l'État de New York qui devient, autour du lac Placide, le terrain de jeu favori de Scott. Il y construit une cabane en bois et se prend pour un Indien. L'année d'après, aux vacances de juillet 1906, déçu par ces jeux d'enfant qui ne l'amuse plus guère, il

s'initie plutôt au golf. Il commence également une collection de timbres, passion qu'il transmettra à Anthony Patch, le personnage principal de *Beaux et damnés*, son roman de 1922 :

En proie à une fascination mystérieuse, il transférait interminablement ses acquisitions d'un album dans un autre. Ses timbres étaient son plus grand bonheur, et lorsqu'il jouait avec eux, quiconque se risquait à l'interrompre était accueilli par une grimace d'impatience. Chaque mois, ils dévoraient son argent de poche, et la nuit, il restait éveillé en les revoyant sans fin dans sa tête dans toute leur variété et leur splendeur multicolore<sup>30</sup>.

En août 1906, il remarque le comportement étrange de son père qui a « pri[s] l'habitude de trop boire et d'aller ensuite jouer au base-ball dans le jardin<sup>31</sup> ». Peut-être faut-il y voir les prémices de ses problèmes professionnels, les signes de son insatisfaction d'être vendeur de savon.

Avant la rentrée des classes, Scott passe le mois de septembre à faire du théâtre dans le grenier d'un de ses camarades — ils montent des spectacles sur la révolution américaine — et à jouer au football. En janvier 1907, il commence l'écriture d'une *Histoire des États-Unis*, compose une rédaction à la gloire de George Washington, une autre sur Ignace de Loyola, et ébauche une première enquête policière « à propos d'un collier dissimulé dans une trappe sous un tapis<sup>32</sup> », inspirée des récits d'Edward Stratemeyer.

En mars 1907, Musidora Sayre, la grand-mère de Zelda, meurt à quelques jours de son quatre-vingt-dixième anniversaire. Sa petite-fille, âgée de six ans, commence des cours de danse destinés à canaliser son trop-plein d'énergie. Son entrée à l'école primaire de Sayre Street est plus houleuse car, dès le premier jour, elle refuse de rester et rentre à la maison. Minnie Sayre cède à tous ses caprices. Rosalind, sa grande sœur, se souvient de Zelda, le « bébé » de la famille :

Je n'ai jamais considéré que Maman gâtait particulièrement Zelda, sinon à table [...]. Si elle n'aimait pas ce qu'il y avait au menu, elle refusait de manger, grognait ou geignait, et Maman allait chercher à l'office ou dans la glacière un mets qu'elle agrée. Ce n'était pas très diététique, mais sans conséquences nocives, car Zelda fut une enfant et une adolescente robuste, bien plus que le restant d'entre nous<sup>33</sup>.

À l'été 1907, Scott est envoyé en vacances au camp Chatham, à Orillia dans l'Ontario, au Canada, au bord du lac Simcoe. C'est là qu'il écrit ses premières lettres, pour réclamer de l'argent de poche à sa mère ou confier ses déboires sportifs.

À la rentrée de septembre 1907, avec 100 dollars en banque, 30 kilos et un gros mensonge au confesseur — « Oh *non*, je ne mens *jamais*<sup>34</sup> ! » —, il intègre l'équipe de football de Norbert Sullivan, la star de l'école. Le jour de la reprise des cours de danse, M. Van Arnum lui confie la responsabilité d'ouvrir la marche. Il doit choisir une partenaire :

ce sera Kitty Williams. L'amourette avec Nancy est depuis longtemps finie. Dans son *Livre de pensées*, écrit à l'âge de quatorze ans, il raconte sa conquête de Kitty, à coups de baisers, de batailles d'oreillers et d'interminables discussions.

Après le cours de danse, le dimanche 19 janvier 1908, Scott rédige une page de journal intime, qu'il glissera ensuite dans son *Livre de pensées* : « Je suis amoureux de Kitty Williams. Aujourd'hui, à l'école de danse, je lui ai dit qu'elle était la fille que je préférais<sup>35</sup>. » Le 14 février 1908, il s'aperçoit que Kitty a reçu, en plus du sien, pas moins de quatre-vingt-huit petits cœurs pour la Saint-Valentin... Mais, à une partie de baisers organisée par les enfants, c'est lui qui l'embrasse le plus.

L'histoire d'amour avec Kitty prend fin au moment de la fermeture de l'école de danse au printemps. Il l'abandonne à un autre et se console en allant, pour 25 cents, se baigner à la piscine du Century Club en compagnie de son ami Inky.

Mais, en ce mois de mars 1908, c'est la fin de l'innocence pour Scott : un coup de téléphone, au cœur de l'après-midi, et la sensation immédiate d'un désastre à venir. Il raconte :

Ma mère, peu avant, m'avait donné un quart de dollar pour aller nager. Je le lui rendis. Je savais que quelque chose de terrible s'était produit et me disais qu'elle ne pouvait en faire l'économie.

Puis je me mis à prier : « Dieu bon, s'il te plaît, ne permets pas que nous allions à l'hospice ; s'il te plaît, ne permets pas que nous allions à l'hospice. » Peu après, mon père rentra à la maison. J'avais eu raison. Il avait perdu son travail<sup>36</sup>.

On ne sait pas pourquoi Procter & Gamble s'est séparé d'Edward Fitzgerald cette année-là. À bientôt cinquante-cinq ans, on peut considérer en tout cas qu'il s'agit d'un coup dur pour lui et sa famille : « Ce matin-là, il était parti en homme encore assez jeune, plein de force, plein de confiance en lui. Ce soir-là, il rentrait comme un vieil homme, comme un homme totalement brisé. Il avait perdu son moteur essentiel, l'intégrité de sa volonté<sup>37</sup>. »

Ce renvoi détermine les Fitzgerald à déménager une nouvelle fois : ce sera Saint Paul (Minnesota), la ville où Scott est né. Il vivra avec sa sœur chez sa grand-mère, Louisa McQuillan, tandis que ses parents iront loger provisoirement chez un ami. La belle famille d'Edward est riche et il faudra compter avec elle pour subsister en attendant un nouvel emploi.

Sans diplôme, sans fortune, commerçant en faillite, employé sans grandeur, Edward donne à son fils un piètre modèle de réussite sociale. Scott, en 1936, jugera d'ailleurs sévèrement ce père qu'il adorait pourtant : « Ce fut un raté jusqu'à la fin de ses jours<sup>38</sup>. » C'est lui, désormais, l'homme de la famille, le porteur des ambitions familiales.

Pour Scott, à presque douze ans, une nouvelle vie va commencer, pleine de rêves de grandeur et de succès, bien loin des plaines de l'Alabama où une petite fille, âgée de huit ans, joue toujours les casse-cou.

## « Il se trouve extraordinaire »

À Montgomery, Zelda passe pour un garçon manqué. Elle s’amuse avec les caïds du quartier, grimpe aux arbres, fait la course. Pour une interview qu’elle doit donner, comme d’autres enfants de la magistrature, dans le *Montgomery Advertiser*, elle arrive à bout de souffle afin de répondre aux questions :

- Qu’est-ce que tu préfères par-dessus tout ? [...]
- Jouer ! Ses yeux dansants et ses rires joyeux confirmèrent sa déclaration, montrant qu’elle n’essayait pas de tromper l’interviewer. [...]
- Et quel est ton jeu favori ?
- Jouer aux voleurs ! Jouer aux Indiens ! [...] J’aime ça car j’aime faire la course, c’est amusant.
- Aimes-tu les livres qui racontent des histoires ?
- J’adore ça. Lire est ce que je préfère à l’école, parce qu’il y a de si beaux contes dans les livres !
- Et quelle est l’histoire que tu aimes le plus ?
- *Les Enfants de la rivière* [de Charles Kingsley]. Oh... si seulement le pauvre petit Tom avait pu avoir une vie plus heureuse<sup>1</sup> !

Elle ajoute qu’elle aime la géographie « parce que c’est réel et que ça parle de pays et de peuples



intéressants<sup>2</sup> ». Elle avoue sa préférence pour les Indiens, les gens les plus amusants du monde, sans peur et « si bons cavaliers et nageurs<sup>3</sup> », dont elle déplore les mauvais traitements subis à cause des Blancs. Elle aime les films qui montrent leur vie quotidienne. Si elle apprécie la musique, elle préfère de loin dessiner et peindre. Quand elle sera grande, plutôt qu'un récital musical, elle souhaite donner un « récital d'images<sup>4</sup> ». L'entretien s'achève par l'aveu qu'elle aime la crème au chocolat et qu'elle a une tendre passion pour le théâtre et pour ses amis.

Ce portrait, réalisé si tôt dans la vie de la jeune fille, montre sa joie de vivre et l'absence d'obstacles à son épanouissement.

Quand j'étais petite, analyse-t-elle des années plus tard, j'avais une grande confiance en moi, au point d'aller défier à moi seule l'existence, telle qu'elle m'apparaissait alors. Je ne ressentais pas le moindre sentiment d'infériorité, aucune timidité, aucun doute, et je n'avais aucun principe moral<sup>5</sup>.

Un jour qu'elle doit garder sa petite cousine Noonie, on raconte que Zelda, qui préférait aller jouer avec les autres, a juché l'enfant sur la branche d'un chêne en lui intimant l'ordre de ne pas bouger. Une heure plus tard, elle retourne à l'arbre où la petite fille, paralysée de peur, n'a pas fait un geste. Elle lui donne en récompense une sucette et ajoute, menaçante : « Ne t'avise pas d'aller rapporter<sup>6</sup> ! »

Ce chêne majestueux est celui de la nouvelle propriété des Sayre, située au 6, Pleasant Avenue à Montgomery. Anthony, le père de Zelda, vient

d'être nommé juge adjoint de la Cour suprême d'Alabama. Cette maison sera celle de Zelda jusqu'à son mariage. Entourée d'une véranda, sous laquelle tanguait langoureusement une balancelle, elle est bordée d'un grand jardin arboré et d'un champ, à l'arrière, donnant sur la rivière Wallkill.

Zelda est un tourbillon qui s'apaise parfois. Le dessin, la peinture, la lecture l'aident à trouver la paix. Elle aime les livres pour garçons, qu'elle emprunte dans la bibliothèque paternelle, les romans que ses sœurs abandonnent ici ou là, mais aussi les récits sur la guerre de Sécession.

Les étés se passent en famille, à Saluda, en Caroline du Nord, non loin de la forêt de Nantahala où les promenades au bord des lacs, près des cascades et dans les bois touffus, sont fréquentes.

Arrivé en juillet 1908 à Saint Paul, Scott vit chez sa grand-mère, à quelques mètres de la cathédrale dont les travaux ont commencé deux ans plus tôt. Il fréquente très vite les enfants du quartier, Katherine Tighe, Sam Sturgis, Marie Hersey et Violet Stockton, une fille du Sud qui passe l'été dans la ville. Il en tombe immédiatement amoureux. Âgée d'un an de plus que lui, « [e]lle était très jolie avec ses cheveux brun foncé et ses grands yeux remplis de douceur. Elle parlait avec un léger accent du Sud qui laissait tomber les "r"<sup>7</sup> ». Violet est convoitée par d'autres garçons, et Scott parvient à se rapprocher d'elle au cours des nombreuses parties de

cow-boys contre Indiens qu'ils font à quinze, armés de maillets de croquet. « À cette époque, j'étais plus populaire avec les filles que je ne l'avais jamais été auparavant<sup>8</sup> », raconte-t-il dans son *Livre de pensées*. Kitty — une autre —, Dorothy, Marie, Katherine et Violet sont toutes ses prétendantes. Scott collectionne alors les bagues, les portraits et les mèches de cheveux. L'amourette entre Scott et Violet est orageuse : ils se disputent fréquemment car, si elle le trouve poli, il est pour elle trop arrogant et facilement irritable. Le 24 septembre 1908, pour ses douze ans, elle lui offre une boîte de bonbons et lui fait ses adieux. Elle l'a quitté pour un autre avant de repartir dans le Sud.

Il intègre aussi l'équipe de football du quartier de Summit Avenue, en devient rapidement le capitaine, et fait la rencontre de Cecil Read, avec qui il fonde la « Société pour la cruauté envers les animaux ». Ce n'est évidemment qu'une blague pour la plupart des enfants, mais Scott se prend un jour au jeu : « Betty Mudge leur a dit que j'avais coupé leurs queues à des rats et j'ai donc reçu un mot signé par dix filles me disant poliment mais fermement que j'étais viré de l'association<sup>9</sup>. »

Il fait son entrée à la Saint Paul Academy, une école laïque privée pour les garçons, où, d'emblée, il ne fait pas forte impression. S'il essaie de s'intégrer par le sport — football, base-ball, boxe, basket-ball —, il se montre une nouvelle fois vaniteux et méprisant. Basil, le double de Scott dans la nouvelle « Un jeune prétentieux », se rend compte de ses maladresses : « [Il] s'était vanté, [...] il avait signalé aux gens leurs

erreurs, il avait fait étalage en classe de son bagage assez extraordinaire de connaissances générales<sup>10</sup>. » Futé, séduisant, il plaît aux filles et agace beaucoup les autres, même s'il a également des fervents du côté des garçons. Dans *Now and Then*, le journal de l'école, Sam Kennedy, un de ses camarades, fait paraître un entrefilet assassin en avril 1909 : « S'il se trouvait quelqu'un pour empoisonner Scotty ou lui clore le bec d'une manière ou d'une autre, l'école d'une façon générale et moi-même en particulier lui serions infiniment obligés<sup>11</sup>. »

Chez sa grand-mère, il prend l'habitude, qu'il conservera toute sa vie, de lire au lit à des heures tardives. Il dévore Charles Dickens, découvre *Alice au pays des merveilles* et commence à écrire des histoires d'inspiration médiévale, des récits d'aventures ou des enquêtes policières. « J'écris du plus loin que je puisse me souvenir<sup>12</sup> », dit-il à Thomas Boyd en 1922. L'une des œuvres marquantes de ses écrits d'enfance s'intitule « Elavo », « un roman en vers sur des chevaliers, avec forteresses normandes, pont-levis, sénéchaux, donjons, etc.<sup>13</sup> », inspiré de sa lecture de Walter Scott.

Cette passion pour l'écriture le suit également à l'école :

À l'époque où j'habitais à Saint Paul, vers l'âge de douze ans, je m'étais mis à écrire sans arrêt pendant chaque cours à l'école, sur la couverture de mes livres de géographie et de première année de latin, et dans les marges des thèmes et des déclinaisons, et des problèmes de mathématiques<sup>14</sup>.

# Scott et Zelda Fitzgerald

par Stéphane Maltère

■ « Nous nous sommes amusés follement. »

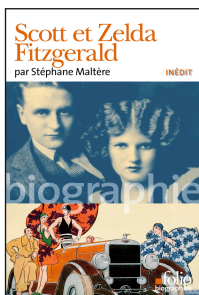
Aussi romanesque que ses œuvres, la vie de Francis Scott Key Fitzgerald (1896-1940), enfant d'une famille modeste du Minnesota qui devint le chef de file de la « génération perdue », a des allures de tourbillon. C'est pour les yeux vifs et moqueurs de la jeune Zelda Sayre (1900-1948), au charme exubérant, qu'il écrit *Loin du Paradis*. Ce portrait de l'ère du jazz connaît un succès éblouissant qui porte aux nues le couple mythique. Suivront quatre romans – dont le célèbre *Gatsby le Magnifique* – et de très nombreuses nouvelles.

Il flotte dans l'existence des Fitzgerald un air de fête permanente, qui scandalise et fascine le monde entier. Ils posent devant les objectifs avec leur fille Scottie, triomphants – ils ont tout : la gloire, l'amour, l'argent.

Mieux que personne, ils surent incarner une Amérique jeune, libérée et créatrice. Mais, entre les verres de gin, la folie de Zelda et le déclin littéraire, l'envers du décor – aussi somptueux soit-il – est amer.

**Texte inédit**

---



**Scott et Zelda Fitzgerald**  
**Stéphane Maltère**

Cette édition électronique du livre  
*Scott et Zelda Fitzgerald* de Stéphane Maltère  
a été réalisée le 23 avril 2019 par les Éditions Gallimard.  
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,  
(ISBN : 9782072744822 - Numéro d'édition : 322899).  
Code Sodis : N91365 - ISBN : 9782072744846.  
Numéro d'édition : 322901.